

La tête de Janus



Paulin MANWELO, Jésuite. Rédacteur en chef adjoint *ad interim* de *Congo-Afrique*. Il est Professeur à l'Université de Kinshasa, à la Faculté jésuite de Philosophie St Pierre Canisius de Kimwenza et à l'Université Catholique du Congo. Actuellement, il est aussi Secrétaire Général du CADICEC. manwelop@hotmail.com

Qui sont les Congolais ? Quel genre de portrait peut-on dresser d'eux, considérés collectivement ? Autrement dit, qu'en est-il de l'identité nationale congolaise ? Telle est la question, topique et cruciale, que le Prof. P. Akele pose dans sa réflexion qui ouvre l'ensemble des textes qui constituent l'ossature de ce double numéro de *Congo-Afrique*.

Cette question, à vrai dire, est surprenante et angoissante dans la mesure où elle concerne une réalité qui, *a priori*, paraît être évidente pour un peuple donné : sa propre identité nationale. Celle-ci doit être comprise au sens large du terme qui inclut les aspects suivants : les « données objectives » comme le territoire, les institutions, la langue, la religion ou l'ethnie, la communauté de caractère fondée sur une communauté de culture, issue d'une communauté de destin, les mœurs, la mentalité et le génie spécifiques, les conditions de vie économique et sociopolitique, le partage d'une histoire commune, le vouloir-vivre collectif, l'adhésion à des valeurs collectives et aux idéaux communs dévoilés, notamment, par des manifestations de civisme, de patriotisme, voire, de chauvinisme, etc.

En effet, se poser à soi-même la question de sa propre identité peut être sinon troublant, du moins relever d'une tautologie ou, tout simplement, d'une redondance oratoire. Mais, loin s'en faut. La question, « qui suis-je ? » ou « qui sommes-nous ? », vaut son pesant d'or dès lors qu'elle recèle une démarche visant un double objectif, à savoir : d'une part, mettre en lumière les forces de son identité, et, d'autre part, exhumer ses faiblesses qui pourraient constituer des pierres d'achoppement à l'éclosion d'une identité authentique, source de tout progrès humain, spirituel, matériel et autres.

En parcourant l'ensemble des textes de la présente livraison de *Congo-Afrique*, nous pouvons dégager un paradigme qui est non seulement le fil conducteur de ce numéro, mais aussi ce qui semble caractériser l'identité nationale congolaise : le paradoxe congolais ou ce que nous pouvons aussi appeler le paradoxe de la tête de Janus. En effet, l'identité congolaise tient à un paradoxe insolite que l'on peut comparer, *mutatis mutandis*, à la fameuse tête de Janus, ce dieu de la mythologie italienne et romaine à deux visages opposés. Par essence, un paradoxe est, précisément, une réalité qui comporte en son sein, à la fois, un aspect positif et son contraire. Considérée de manière générale, l'identité

nationale congolaise revêt une double dimension : elle comporte, *in potentia*, de nombreux facteurs positifs, mais, *en même temps, in actu*, ceux-ci sont en contradiction, souvent flagrante, avec des facteurs opposés, à telle enseigne qu'on a de la peine à comprendre pourquoi un tel paradoxe, pourquoi avoir cette tête de Janus, alors que la situation normale voudrait qu'une identité authentique ne soit ni composite, ni constamment fluctuante, ni fugace, mais plutôt une, constante, stable et imperturbable, par-delà les imperfections et autres perturbations dues à la finitude humaine et à l'évolution de l'humanité.

Le paradoxe de l'identité congolaise comporte plusieurs volets. Les différentes contributions contenues dans ce volume en dépeignent quelques-uns.

Il y a, d'abord, le paradoxe culturel que Ghislain Tshikendwa met en exergue dans sa réflexion sur les tragédies de l'immigration des Africains en Europe. En effet, si bon nombre d'auteurs s'accordent pour affirmer que, par essence ou par nature, « les fils et filles de l'Afrique aiment la vie » (Jean-Paul II) ; que « la réalité fondamentale de la tradition africaine, c'est la vie » (E. Mveng) ; ou que « la valeur suprême des Noirs, c'est la vie, la force, vivre fort ou force vitale » (P. Tempels), *en même temps*, force est de reconnaître que la réalité concrètement vécue est bien différente. « L'image du Continent connue et souvent relayée par les médias est celle de la souffrance et de la mort, causées par des conflits armés, plus récemment par des actes terroristes, à l'instar de ceux perpétrés par les islamistes de Boko Haram du Nigeria. Les victimes de Lampedusa, les refoulés RD Congolais de Brazzaville, les conflits à l'Est de la RD Congo, en Côte d'Ivoire, en Centrafrique, pour ne citer que quelques cas, sont là pour nous le rappeler ».

Dans le même ordre d'idées, l'étude de la Commission Justice et Paix de l'Archidiocèse de Bukavu, ponctuée par des témoignages abasourdissants et révoltants, sur les violences sexuelles, souligne l'écart, mieux, le paradoxe inouï et « ignoble » entre les valeurs de respect de la vie, de la culture africaine et les violences sexuelles exercées sur nos mères et jeunes filles à l'Est de notre pays (Justin Nkunzi).

Un autre paradoxe de l'identité nationale congolaise a trait à la dimension géologique du pays. Il s'agit ici du fameux scandale géologique de la RD Congo. La vérité ici est devenue un secret de polichinelle : la RD Congo est un pays aux ressources naturelles fabuleuses. Mais, *en même temps*, il est classé parmi les pays les plus pauvres au monde. Dans sa réflexion sur « La RD Congo, pays émergent vers 2025 : mythe ou réalité ? », Mme Véronique Tshiala s'indigne et crie au scandale : « Au regard de l'insolente richesse dont regorge la RD Congo, il est *aberrant*, voire, *honteux* de compter ce pays, 54 ans après son accession à l'indépendance, parmi les pays les plus pauvres et les moins développés (PMA) du monde. Bien que possédant plus de quatre-vingt millions d'hectares de terra arable (dont même la puissante Chine actuelle ne dispose pas), un sous-sol, une faune, une flore, un réseau hydrique scandaleusement riches, la pauvreté reste l'apanage de plus de 80% de la population congolaise. Quel paradoxe insolite, tragique et indigne ! » (c'est nous qui soulignons).

Abondant dans le même sens, le Professeur Séraphin Ngondo met en exergue le paradoxe entre la croissance économique en RD Congo et la pauvreté toujours galopante de la population. En effet, écrit le Professeur Séraphin Ngongo, « depuis quelques années, le Gouvernement de la RDC déclare une croissance économique positive et sans cesse en progression de 7,1% en 2013 et de 8,4% en 2014. *Mais, au même moment*, l'autorité gouvernementale et la population de la RDC s'interrogent, *avec étonnement*, sur le paradoxe de cette croissance sans amélioration conséquente du sort de la population » (c'est nous qui soulignons).

Sur le plan intellectuel, il y a aussi lieu de mentionner le paradoxe de l'identité intellectuelle. En effet, si à l'aube de l'indépendance, la RD Congo comptait très peu d'intellectuels, aujourd'hui, tel n'est pas le cas : le pays regorge d'un très grand nombre d'intellectuels de haute facture. Mais, *en même temps*, comme d'aucuns le font remarquer, à juste titre, plus il y a « d'intellectuels », plus ça va mal.

Sur le plan du religieux, le paradoxe est aussi poignant. Dans sa contribution sur « L'Eglise et la construction d'une nation », l'Abbé Léonard Santedi écrit : « Pour les évêques, il est clair que les fidèles catholiques en tant que « sel de la terre et lumière du monde » (Mr 5, 13-14) ont la grave responsabilité de participer activement à la renaissance du Congo ; ils doivent s'engager pour le développement de leur pays ; ils doivent devenir signe d'espérance à tous les niveaux de la vie sociale et professionnelles. *Ils invitent donc les fidèles chrétiens à méditer sur le paradoxe que nos églises se remplissent de plus en plus, alors que nos cœurs se vident de l'amour et que notre société se déstructure.* L'avenir du pays, affirment-ils, « n'est ni dans les incantations, ni dans les formes de spiritualité folklorique qui déresponsabilisent le Congolais et le détournent de sa mission de construire la cité terrestre » (c'est nous qui soulignons).

Enfin, signalons le paradoxe de l'identité géopolitique. La RD Congo est un sous-continent au cœur de l'Afrique. De par ses dimensions éphémères, l'on s'attendrait à ce qu'elle joue un rôle de « leader » dans la Région des Grands Lacs, en Afrique Centrale et au-delà. Hélas, il n'en est rien. Car, en dépit de sa grandeur et autres atouts en ressources naturelles et humaines, la RD Congo n'est qu'un « géant aux pieds d'argile », vouée, dans bien des cas, à courber l'échine devant les diktats de ses « petits » voisins. Deux cas peuvent illustrer ce point. Tout d'abord, celui des refolements massifs et cycliques des Congolais de l'Angolais « dans des conditions inhumaines », depuis l'année 2000 (E. Mana Mbumba). Dans sa réflexion sur la « Coopération bilatérale entre la RDC et l'Angola », E. Mana Mbumba démontre que contrairement aux années 1970-1980 où la RDC a exercé son leadership sur l'Angola, aujourd'hui, c'est-à-dire, depuis la fin de la guerre froide, « c'est l'Angola qui domine ces relations avec ses nombreuses implications en RDC » ; « tous les indicateurs démontrent que le rapport de force est largement en faveur de l'Angola ». Il va sans dire que cette analyse peut être appliquée aux relations entre la RDC et ses autres pays voisins.

Le deuxième cas est plus pathétique. Il est récent. Il concerne les expulsions de Brazzaville, en avril dernier, où près de 400.000 Congolais ont été forcés de quitter,

manu militari, le Congo voisin, sans que les autorités de Kinshasa n'actionnent une réaction « appropriée » pour faire face à cette humiliation nationale. En réalité, ces expulsions de Brazzaville, c'est déjà vu, *mutatis mutandis*. Les nombreuses expulsions de nos compatriotes de l'Occident est un autre cas de figure tragique. Le professeur Akele écrit et accuse : « Menottés, enchaînés, bâillonnés si nécessaire jusqu'à l'étouffement, entravés, torturés, drogués, presque soudés au siège de l'avion de ligne ou spécial, les ramenant au pays sur un vol de plus de sept ou huit heures, ils (refoulés) reçoivent la rançon de ce qu'ils sont : des Congolais sans papiers, mais, de surcroît, des citoyens de nationalité congolaise ». Mais, *en même temps*, poursuit-il, – et c'est ici que le bât blesse –, « on s'étonne qu'aucune protestation ne soit émise, qu'aucune procédure, ni aucun mécanisme diplomatique ferme ne soient engagés ; ni qu'aucune protection diplomatique, due aux nationaux, ne soit efficacement mise en œuvre pour qu'éventuellement les instances judiciaires locales et internationales actionnent des procédures appropriées à l'encontre des policiers accompagnateurs, des pilotes et des transporteurs en cas d'homicide, tortures, violences ou autres sévices et voies de fait ».

Les conséquences d'une telle identité paradoxale sont naturellement désastreuses : partout où il va, le Congolais est à la fois « craint » pour de nombreux atouts de son pays, mais aussi et très souvent, houspillé, caricaturé à souhait à cause, précisément, de son identité nationale paradoxale. Il s'ensuit un « doute identitaire », des frustrations et, chez beaucoup, jeunes et vieux, le désir d'aller chercher le bonheur en dehors de la mère patrie.

Le portrait de l'identité nationale congolaise n'est donc pas reluisant. Mais qu'à cela ne tienne ! Tout espoir de redorer le blason terni de notre identité nationale n'est pas pour autant perdu. Il est possible de changer ce « visage de la honte, de l'arbitraire, de la grossièreté, de non-droit, de voyou de notre pays » (Jean-Claude Mputu). Les solutions pour y parvenir sont nombreuses. Et parmi celles-ci, une des plus classiques est la suivante : éduquer, éduquer, éduquer soixante-dix-sept fois sept fois, y compris les Congolaises (Joséphine Bitota Muamba). En d'autres termes, il s'agit d'investir grandement dans l'éducation des Congolais et Congolaises en vue de forger un nouveau *modus vivendi*, *operandi* et un nouveau *modus cogitandi*. Telle est la formule antidote pour « ne jamais trahir » notre identité nationale et pour qu'elle ne soit pas la risée du monde. ■